

Dostoïevski en France et en Angleterre (15 juin – 15 juillet 1862)

SOPHIE OLLIVIER*

Dostoïevski fait son premier voyage en Occident en juin 1862 après son retour du bagne et du régiment (1850-1859) et un séjour obligé à Tver. Il arrive mi-décembre 1859 à Saint-Petersbourg où il est autorisé à résider et fonde avec son frère Mikhaïl la revue mensuelle politique et littéraire *Vremja* (Le Temps), dans laquelle il expose sa doctrine de l'« enracinement », définie comme « la réconciliation de la civilisation avec le principe de la vie du peuple¹ ». C'est dans cette revue que sont publiés entre janvier et juin 1861 *Humiliés et offensés*, entre avril et décembre 1862 *Les Notes de la maison des morts*, en novembre 1862 *Une Fâcheuse Histoire*, et enfin, entre février et mars 1863, *Les Notes d'hiver sur des impressions d'été*, qui constituent le journal de son séjour d'un mois en France, moins un court séjour d'une semaine à Londres.

* Je remercie Monsieur le professeur Alain Montandon de m'avoir accordé l'autorisation d'inclure dans le présent article quelques passages de mon article « Dostoïevski et les Français », publié dans l'ouvrage *Le Même et l'Autre. Regards européens*, Centre de Recherches sur les Littératures Modernes et Contemporaines, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1997, p. 241-254.

1. F. M. Dostoïevskij, *Polnoe Sobranie sočinenij v tridcati tomax* [Œuvres complètes en trente tomes], L., Nauka, 1976-1988, t. 8, p. 37 (désormais *PSS*).

Les Notes d'hiver sur des impressions d'été, première grande œuvre de Dostoïevski écrite après le baignage, s'inscrit dans la longue série des journaux de voyage de nombreux Russes (D. I. Fonvizine, N. M. Karamzine, K. N. Batiouchkov, V. S. Botkine, N. I. Gretch, P. V. Annenkov) qui ont fait le « pèlerinage » en France (rappelons que, depuis le XVIII^e siècle, se rendre en France pour un noble russe revient à faire un voyage culte). Dostoïevski mentionne dans ses *Notes* deux illustres prédécesseurs : Fonvizine, l'auteur de *Lettres de France* (1777-1778), ainsi que Karamzine, l'auteur de *Lettres d'un voyageur russe* (1791-1792). Il ne pouvait, à cause de la censure, parler des *Lettres de France et d'Italie* (1847-1851) d'Alexandre Herzen, qu'il avait rencontré pour la première fois en 1846 en Russie chez I. I. Panaev et qu'il verra à plusieurs reprises à Londres. Le critique soviétique A. S. Dolinine a bien montré que le jugement sévère et méprisant de Dostoïevski sur les Français était proche de celui de Herzen et que Dostoïevski avait été très marqué par les écrits de ce dernier². Le 26 juin 1862, Dostoïevski écrit à N. N. Strakhov :

Paris est une ville très ennuyeuse [...]. Les Français sont un peuple qui donne la nausée [...]. Le Français est agréable, honnête et poli, mais faux et l'argent est tout pour lui. Aucune trace d'idéal³.

Il se présente comme « un simple touriste » : « Écrirai-je quelque chose ? ». Dès son plus jeune âge, Dostoïevski se plonge dans le monde de la littérature russe et étrangère. Pour ce qui est de la littérature française, il lit en version originale Racine, Hugo, George Sand (*L'Orco*, *L'Uscoque*, *Mauprat*, *Spiridon*, dont l'influence se fera sentir dans *Les Frères Karamazov*, Balzac, dont il dit avoir lu, en 1838, presque toutes les œuvres, Eugène Sue⁴ dont il veut traduire *Mathilde*, ou *Les Mémoires d'une jeune femme* de Frédéric Soulié. À sa sortie de l'École du génie (1837-1840), au moment où Balzac séjourne à Saint-Petersbourg, il traduit *Eugénie Grandet*⁵ en deux

2. A. S. Dolinin, *Dostoievskij i Herzen. Poslednie romany Dostoievskogo* [Dostoïevski et Herzen. Les derniers romans de Dostoïevski], M. – L., 1963, p. 130 et 215 (les traductions du russe en français sont nôtres).

3. *PSS*, t. 28, p. 27.

4. Dans son feuilleton de 1861 *Peterburgskie Snovidenija v stixax i proze* [Songes pétersbourgeois en vers et en prose], il dit vouloir se transformer en Eugène Sue « pour décrire les mystères de Pétersbourg » (*PSS*, t. 13, p. 156).

5. La traduction est publiée en 1844 à Saint-Petersbourg dans le n° 6 de la revue *Repertuar i Panteon* [Répertoire et Panthéon]. Dans le tome I de *Polnoe Sobranie sočinenij* [Œuvres complètes] de F. M. Dostoïevski, (Petrozavodsk, Izdatel'stvo Petrozavodskogo Universiteta, 1995), publiées sous la

semaines et demie (décembre-janvier 1843-1844). L'influence des écrivains français est immense, du point de vue artistique comme du point de vue politique. À travers leur satire sociale, leurs idées humanitaires, leur condamnation du monde de l'argent, Dostoïevski s'initie en quelque sorte au socialisme. Avec Balzac, il pénètre dans la société française de l'époque : il devient le témoin de la lutte sans merci que mène la bourgeoisie naissante contre l'aristocratie et assiste à la naissance du culte du Veau d'or.

Avec la publication, en janvier 1846, dans *Peterburgskij Sbornik* (Le Recueil pétersbourgeois), dirigé par N. A. Nekrassov, du roman épistolaire *Les Pauvres Gens*, Dostoïevski fait une entrée fracassante dans la vie littéraire de son temps. Bouleversé par la lecture du roman dont D. V. Grigorovitch, le camarade de chambre de Dostoïevski, lui avait apporté le manuscrit, N. Nekrassov court chez V. Belinski lui annoncer la naissance d'un nouveau Gogol. Belinski, le chef de file des occidentalistes et le maître à penser de l'époque, voit dans *Les Pauvres Gens* l'œuvre typique de « l'école naturelle », sortie du *Manteau* de Gogol, et telle qu'il la définit dans son article *Regard sur la littérature russe de 1847*. Le trait caractéristique de cette école est de peindre la réalité en s'abstenant de toute idéalisation. L'écrivain a un devoir social, qui est de montrer les tares de la société afin d'amener le lecteur à la changer. Dostoïevski se révèle dans ce premier roman comme le peintre de la grande ville où règnent les injustices sociales⁶. Le cri qu'il pousse devant la tragédie de la misère résonnera jusqu'aux *Frères Karamazov*. Le jeune écrivain est en quelque sorte propulsé dans le nouveau cercle de Belinski qui se réunit à Saint-Petersbourg où ce dernier s'était installé chez I. I. Panaev durant l'hiver 1839.

Lorsque Dostoïevski fait la connaissance de Belinski en mai 1845, celui-ci, passé dans les années 1841-1842 de l'hégélianisme de droite au socialisme utopique, évolue vers un hégélianisme de gauche, rejetant la divinité du Christ, mais non son enseignement moral, et l'idéalisation du peuple. Dostoïevski est séduit par Belinski. Il partage la doctrine des occidentalistes selon laquelle la Russie

direction de V. N. Zakharov, ce dernier inclut cette traduction, notant l'absence de quelques phrases, « par exemple les diverses remarques peu respectueuses de Grandet et de Charles sur la religion, l'ironie à propos de la mort de madame Grandet » in *op. cit.*, p. 676.

6. Encore enfant, Dostoïevski avait été confronté au monde de la misère. Il aimait parler aux malades de l'hôpital Marie où son père était médecin. Lorsqu'il était étudiant à l'École supérieure des ingénieurs militaires il avait comme compagnon de chambre un médecin qui soignait les pauvres.

doit s'engager sur la voie de l'Occident et continuer l'œuvre de Pierre Le Grand. L'amitié entre les deux hommes ne dure pas. Dostoïevski rompt avec Belinski entre janvier et avril 1847⁷. Plus tard, dans *Dnevnik pisatelja* (Le Journal d'un écrivain) de 1873, il écrira que Belinski avait voulu le convertir à l'athéisme⁸. Dostoïevski, qui avait eu une enfance religieuse, affirma avoir « perdu le Christ » avec Belinski.

Au printemps 1847, il commence à fréquenter le cercle du fourrieriste V. Boutachevitch-Pétrachevski. Celui-ci a une vaste bibliothèque dans laquelle Dostoïevski puise. Il emprunte *La Vie de Jésus* de D. F. Strauss, *L'Histoire de dix ans* de Louis Blanc, *Le Vrai Christianisme suivant Jésus-Christ* d'Étienne Cabet...⁹ En même temps, durant les deux mois qui précèdent son arrestation, il fréquente un autre cercle, celui de Palm-Dourov où le critique A. Milioukov lui lit sa traduction en slavon des *Paroles d'un croyant* de Lamennais (1834). Dans les deux cercles, les discussions battent leur plein sur les événements qui ont lieu en Europe, sur l'abolition du servage en Russie, sur la censure. Dostoïevski parle de soulever les paysans et de monter une presse clandestine. Il lit deux fois chez Palm-Dourov, une fois chez Pétrachevski la lettre ouverte de Belinski à Gogol, qui souleva l'enthousiasme général. Belinski s'en prend aux *Morceaux choisis d'une correspondance avec des amis*, publiés en 1847, affirmant que, contrairement à ce qu'écrivait Gogol, le peuple russe était profondément athée et accusant violemment l'écrivain de défendre l'ordre établi et de trahir la mission de la littérature russe. À propos du Christ il retrouvait les accents du socialisme utopique qu'il avait rejeté :

Que voyez-vous de commun entre le Christ et une Église quelconque, à plus forte raison une Église orthodoxe ? C'est lui qui le premier annonça aux hommes la doctrine de la liberté, de l'égalité et de la fraternité et qui, par son martyre, en scella la vérité¹⁰.

7. Devant la commission d'investigation du cercle Pétrachevski il dit que les désaccords avec Belinski portaient sur la littérature. Belinski avait jugé sévèrement *Dvojniki* [Le Double] et surtout *Xozjajka* [La Logeuse].

8. *PS*, t. 21, p. 10.

9. Il y avait dans la bibliothèque de Pétrachevski le livre *Misère de la philosophie* qui est la réponse de Marx au livre de Proudhon *La Philosophie de la misère*.

10. V. G. Belinskij, *Izbrannye Filosofskie Sočinenija* [Œuvres philosophiques choisies], M., 1948, p. 506.

Dostoïevski se lie avec N. A. Spechniev, socialiste athée, qu'il appelle son « Méphistophélès » et qui est un des prototypes de Stavroguine.

Dénoncé avec les membres des deux cercles par P. D. Antonelli, espion au service de la police, Dostoïevski est arrêté le 23 avril 1849 à quatre heures du matin et incarcéré à la forteresse Pierre-et-Paul. On trouve chez lui deux ouvrages interdits *La Célébration du dimanche* de Proudhon et *Le Berger de Kravan* d'Eugène Sue¹¹. Dans sa *Déposition* devant la commission d'enquête il décrit le fouriérisme comme une « théorie pacifique » qui « charme l'âme par son élégance [...] »¹². Le socialisme est présenté comme une sorte de « complément et de perfectionnement du christianisme, en conformité avec les besoins du siècle et de la civilisation »¹³.

Les deux projets auxquels s'attelle Dostoïevski, créer une revue et écrire *Les Notes de la Maison des morts*, sont intimement liés. La doctrine de l'enracinement plonge ses racines dans l'expérience tragique du bagne. Dostoïevski se trouve tout à coup plongé en plein peuple. Ce sont pour la plupart des criminels, grossiers et cruels. Il veut s'en approcher, mais ceux-ci le repoussent. Le bagne est le lieu de la grande découverte du peuple russe, avec ses vices et ses vertus et aussi le lieu où Dostoïevski retrouve et approfondit son amour du Christ. Dostoïevski veut créer un nouveau mouvement qui se situe entre l'occidentalisme et le slavophilisme. Il s'agit de faire fusionner l'élite cultivée avec le peuple qui, « il y a 170 ans s'est détourné des réformes de Pierre Le Grand et [qui,] depuis, coupé de la classe cultivée, a mené sa vie, séparée, isolée et indépendante »¹⁴. Dostoïevski ne prône pas le retour au passé, comme

11. N. F. Bel'čikov, *Dostoievskij v processe Petrasevcev* [Dostoïevski dans le procès des Pétrachevistes], M., Izdatel'stvo Nauka, 1971, p. 214. Cité par Jacques Catteau, *La Création littéraire chez Dostoïevski*, Paris, Institut d'Études Slaves, 1978, p. 96, note 3.

12. N. F. Bel'čikov, *op. cit.*, p. 110. Cité par J. Catteau, *op. cit.*, p. 97, note 2.

13. N. F. Bel'čikov, *op. cit.*, p. 152. Cité par J. Catteau, *op. cit.*, p. 100, note 2.

14. *PSS*, t. 18, p. 35 et 36. Des articles sur Ch. Fourier, R. Owen, P. Proudhon (celui-ci est à l'honneur) paraissent dans la revue, mais aussi sur F. Engels, Jules Simon, sur le futur populiste P. Lavrov, sur G. Lewes et sur H. Taine. Sous l'influence d'A. Grigoriev, un des théoriciens de l'« enracinement », la revue étudie le *raskol* auquel Dostoïevski prête une attention extrême parce qu'il représente pour lui une tentative de créer une

les slavophiles dont il tient à se démarquer. Mais s'il ne s'agit pas de rejeter l'héritage européen, il insiste sur le fait que les Russes ne peuvent devenir Européens :

[...] l'idée russe sera peut-être la synthèse de toutes les idées que l'Europe a développées avec persistance et courage dans toutes ses nationalités [...] ¹⁵.

Il a tendance, au début, à défendre les occidentalistes, tout en refusant leur radicalisme. Pour Dostoïevski, avec la proclamation de la libération des serfs, dont le texte fut imprimé dans *Vremja* (Le Temps), mais que ne mentionna pas *Sovremennik* (Le Contemporain), la Russie entre dans une nouvelle phase. « Où vous dépêchez-vous ?¹⁶ », écrit-il à propos de Tchernychevski. Au printemps 1862 des tracts intitulés « Jeune Russie » circulent, et Dostoïevski en trouve un dans la poignée de la porte de son appartement. Il y est question de la préparation d'une révolution en vue de l'instauration d'une République démocratique. Des incendies éclatent à Saint-Petersbourg. Le 15 juin, *Le Contemporain* est fermé pour huit mois. *Le Temps* a failli être aussi interdit. Le 17 juin, Tchernychevski est incarcéré à la forteresse Pierre et Paul. Dostoïevski était déjà parti, le 7 juin, pour son premier voyage à l'étranger, alléguant des raisons de santé. La situation financière du *Temps* lui permet d'entreprendre ce voyage que lui, comme tout Russe, rêvait si ardemment de faire.

Les Notes d'hiver se présentent sous la forme d'un dialogue avec ses « amis » restés en Russie qui lui ont demandé avec insistance de lui communiquer ses impressions sur l'Europe. Ces « amis » sont éminemment présents dans le livre. Il s'agit d'une polyphonie de voix, celle des Russes qui admirent l'Occident et attendent que le voyageur dépeigne ses splendeurs, celle de celui qu'il a été et celle du narrateur qui sait à l'avance qu'il ne peut répondre à l'attente du lecteur. L'ironie est dirigée contre les amis, contre lui-même qui a eu la même attitude qu'eux envers l'Occident et contre celui qu'il est à présent et qui ne pouvant que les décevoir, imagine sans cesse leurs réactions de sorte qu'il doit constamment se défendre et prouver qu'il a raison, ce qu'il fait par une accumulation de faits et une attaque quelque peu outrancière. Avec une sorte de jubilation

culture russe indépendante (*PSS*, t. 18, p. 36). Voir Jacques Catteau, *La Création littéraire chez Dostoïevski*, le chapitre « L'engrangement dans l'engagement ; la revue *Le Temps* », *op. cit.*, p. 104-113.

15. *PSS*, t. 18, p. 35.

16. *Ibid.*, t. 20, p. 153.

et d'assurance hargneuse, qui apparente le narrateur à celui des *Notes du sous-sol*, il se complaît à montrer l'envers de la médaille.

Le premier chapitre est un retour aux sources. Dostoïevski rappelle aux Russes leur histoire :

Je me souviens, il y a une quinzaine d'années, lorsque je connaissais Belinski, je me souviens avec quelle vénération qui allait jusqu'à la bizarrerie tout le cercle de cette période s'inclinait devant l'Occident, c'est-à-dire surtout devant la France. La France était alors à la mode ; c'était en 1846. On adorait non seulement des noms, par exemple ceux de George Sand, Proudhon, ou bien on estimait ceux de Louis Blanc, Ledru Rollin, etc. Non, mais tout simplement quelques nullités [...] ¹⁷.

Dostoïevski se rend en France, sachant à l'avance que ce qu'il va y trouver ne correspond pas à ses rêves d'antan. Les allusions qu'il fait dès le début à N. Karamzine, à D. Fonvizine et au chef de file des slavophiles, A. Khomiakov, sont claires. Karamzine, dans ses *Lettres*, exprime son admiration à l'égard de la France, mais aussi son horreur devant les événements de 1793 et, de retour en Russie, entreprend, en 1802, sa monumentale *Histoire de l'État russe* que Dostoïevski connaissait presque par cœur. La satire de Fonvizine est impitoyable. Le chapitre II des *Notes* commence par une citation, d'ailleurs inexacte, de sa lettre à Panine du 19 (29) septembre 1778 : « Le Français n'a pas de raison et il considérerait comme le plus grand malheur d'en avoir ¹⁸ ». L'allusion au vers de Khomiakov relatif « au pays des saintes merveilles » est significative. Il s'agit d'un extrait du poème *Rêve*, de 1834, dans lequel le poète peint la mort de la civilisation occidentale ¹⁹. Il y a aussi Tchatski, le héros du *Malheur d'avoir trop d'esprit* d'A. Griboïedov, qui, après avoir vécu en Europe, ne peut plus rester dans sa patrie. Et Dostoïevski de s'interroger : « Comment se fait-il qu'un homme intelligent ne pouvait rien trouver à faire ici ? ²⁰ », pour affirmer ensuite avec sarcasme :

Nous sommes à présent si sûrs de notre vocation civilisatrice, que nous résolvons de haut les questions et encore quelles questions : le

17. *PSS*, t. 5, p. 50.

18. *Ibid.*, p. 60.

19. Le poème s'achève ainsi : «Prosnisja, dremljuščij Vostok!» [Réveille-toi, Orient endormi !] in *PSS*, t. 25, p. 434.

20. *PSS*, t. 5, p. 62.

sol n'existe pas, le peuple non plus, la nationalité n'est qu'un système de tailles, l'âme est une *tabula rasa*²¹.

Il y a aussi une allusion à P. Tchaadaïev, dont la première des *Lettres philosophiques adressées à une dame* (écrites directement en français), publiée dans *Le Télescope* en 1836, fit scandale. Dostoïevski est à Paris quand trois de ces lettres (I, VI et VII), sont publiées pour la première fois en France par le père I. S. Gagarine. Le nom de Tchaadaïev est lié dans les *Notes* à celui de Belinski :

Dans ma vie je n'ai pas rencontré de Russe plus passionnément russe que Belinski, bien qu'avant lui seul Tchaadaïev s'était indigné aussi hardiment et parfois aveuglément contre tout ce qui nous est proche et apparemment méprisait tout ce qui est russe²².

Alexandre Herzen est implicitement présent dans *Les Notes d'hiver*. Lors de son voyage en Occident et notamment après l'échec de la révolution de 1848, Herzen s'était persuadé que le bourgeois libéral ne pouvait bâtir une société nouvelle. Belinski pensait le contraire. Déçu par la classe ouvrière, Herzen avait développé dans son livre *De l'Autre Rive* (1847-1850) sa théorie d'un socialisme russe fondé sur l'*obščina* (commune paysanne). Le refus du bourgeois, l'accent mis sur les problèmes non économiques, mais éthiques et sur la dégradation des valeurs humaines en Occident, la conviction que la Russie peut suivre une voie différente, la foi dans la destinée historique de la Russie se retrouvent chez Dostoïevski. Au moment où se rencontrent les deux hommes à Londres, Herzen, influencé peut-être par M. Bakounine, évadé de Sibérie et venu à Londres en décembre 1861, évoque dans le premier numéro de 1862 de *Kolokol* (La Cloche), un soulèvement populaire. On ne sait rien de la rencontre qui eut lieu entre Dostoïevski et Herzen à Londres²³ sinon ce qu'écrira plus tard Dostoïevski dans *Le Journal d'un écrivain* de 1873 : « Un jour, bavardant avec feu Herzen, j'ai vanté son livre *De l'Autre Rive*²⁴ ». On ne sait pas non plus s'il rencontra Bakounine. À cette époque, Marx, dont Bakounine traduisit

21. *Ibid.*, p. 59.

22. *Ibid.*, p. 50.

23. Selon Joseph Frank, c'est durant leur rencontre que Dostoïevski aurait parlé à Herzen de son livre. Voir J. Frank, *The Stir of Liberation*, Princeton, Princeton University Press, 1986, p. 191. C'est l'époque où Herzen se brouille avec A. S. Tourgueniev, qui s'était rendu en Angleterre à la fin de mai 1862, et écrit la première lettre de la série *Kony i načala* [Aboutissements et commencements], le 10 juin 1862.

24. *PSS*, t. 21, p. 8.

Le Manifeste du parti communiste (1848) paru en russe à Genève en 1869 dans *La Cloche*, se trouvait à Londres où il resta jusqu'à sa mort.

Après avoir passé la frontière et quitté l'Allemagne où il n'apprécie ni la cathédrale de Cologne ni les Allemands, Dostoïevski est à Paris qu'il s'empresse de définir de façon sarcastique :

[...] c'est la ville la plus morale et la plus vertueuse du globe terrestre. Quel ordre ! Quelle sagesse, quels rapports définis et bien établis [...]. Oui, Paris est une ville étonnante. Et quel confort, quelles commodités de toutes sortes pour ceux qui ont droit à ces commodités et encore quel ordre, quelle, pour ainsi dire, – *accalmie d'ordre*²⁵.

Puis il se rend à Londres.

Dostoïevski voit le fameux Palais de cristal, devenu un musée, lorsqu'il visite la Seconde Exposition universelle de Londres qui avait ouvert ses portes en mai. Le Palais de cristal, en fer et en verre, que Dostoïevski connaissait d'après la description détaillée et admirative qu'en avait fait Tchernychevski dans *Zapiski Otečestva* (Les Annales de la Patrie) du 8 août 1854, avait abrité la première exposition universelle en 1851 et provoqué l'enthousiasme général en Europe. Pour Dostoïevski cette construction incarne le temple des temps modernes :

C'est une sorte d'image biblique, quelque chose de Babylone, une prophétie de l'Apocalypse qui s'accomplit sous nos yeux. Vous sentez qu'il faudrait beaucoup de résistance et de négation spirituelles et séculaires pour ne pas se soumettre, ne pas se laisser aller aux impressions, ne pas s'incliner devant le fait et ne pas adorer Baal, c'est-à-dire ne pas prendre ce qui existe pour son idéal²⁶.

Le titre du chapitre consacré à ce séjour est « Baal », la divinité qui concurrence Yahvé dans la Bible (*Os. IX : 10*) et est lié au culte du Veau d'or devant lequel se prosterne la civilisation occidentale. De même Babylone, « la Prostituée fameuse » dans l'*Apocalypse* (XVII) est associée à la société mercantile, déshumanisée, perverse et idolâtre. Le recours aux images de l'*Apocalypse* dans l'œuvre de Dostoïevski date des *Notes d'hiver*. Il s'adresse à un interlocuteur toujours présent qui douterait de ce qu'il dit et serait tenté de s'incliner, comme les innombrables visiteurs de l'Exposition, de-

25. PSS, t. 5, p. 68.

26. *Ibid.*, p.70.

vant la modernité triomphante : il brosse un tableau de Haymarket, rue située dans le quartier Saint James de la Cité de Westminster, qui fait partie des quartiers des théâtres. Là, la richesse ostentatoire et arrogante voisine avec la pauvreté et la débauche, les riches avec les vagabonds et les ouvriers. Dostoïevski remarque une jeune fille d'une grande beauté qui boit du gin en compagnie d'un gentleman, une petite fille de six ans, « tout en guenilles, sale, pieds nus, décharnée et meurtrie²⁷ ». Ce qui le frappe le plus, c'est l'expression de « désespoir sans issue²⁸ » qui se reflète sur son visage. Le peintre des contrastes sociaux et de la pauvreté de Saint-Petersbourg est horrifié devant l'enfer londonien, la Tamise empoisonnée, l'air imprégné de charbon, la population affamée... On pense au tableau que brosse Engels dans son livre *La Situation de la classe ouvrière en Angleterre* (1845) dont un compte rendu élogieux avait été fait dans le troisième numéro du *Temps* de 1861.

Les trois derniers chapitres des *Notes d'hiver* sont consacrés à Paris. Dostoïevski évoque à peine les quais de la Seine et le Louvre. La cible est le bourgeois. Il va chercher ses informations dans les cafés, au Palais-Royal où il regarde les familles se promener, à la chambre du Tribunal civil, au théâtre où il est le spectateur assidu des vaudevilles et mélodrames d'Augier, Sardou, Scribe. La découverte de Paris, cette « nouvelle Jérusalem », selon l'expression de Herzen, est pour Dostoïevski une quête. Quête d'un idéal trahi, quête pleine de désespoir, mais empreinte d'une secrète jubilation. Le nouveau régime, né de la Révolution française, n'a pas transformé la société. Les vainqueurs, les bourgeois, n'ont pas su appliquer les idéaux révolutionnaires et la liberté, l'égalité et la fraternité sont restées lettre morte. La France est soumise à un régime policier très sévère. Comme l'avait noté Fonvizine, l'égalité légale ne s'accompagne pas d'une égalité économique et le fossé se creuse entre les riches et les pauvres. Quant à la fraternité, elle est inexistante.

Les raisons de cette trahison de l'idéal révolutionnaire sont diverses et contradictoires. La bourgeoisie triomphante au pouvoir a trahi la bourgeoisie révolutionnaire. Un autre argument est celui du caractère national :

27. *Ibid.*, p.72.

28. *Ibid.*, p.72.

Le caractère national ne se refait pas facilement : il n'est pas facile de se défaire d'habitudes séculaires, ancrées dans la chair et dans le sang²⁹.

Le Français est un propriétaire dans l'âme, aussi bien le bourgeois que l'ouvrier et le cultivateur. Tout le monde rêve de posséder un million. La lecture de Balzac ou du satiriste Henri Monnier ainsi que des socialistes utopiques avait préparé Dostoïevski à cette découverte. Le goût du lucre a même atteint les Pères de l'Église.

Les Français aiment l'éloquence pour l'éloquence. L'éloquence au service des grands idéaux, telle qu'elle se manifestait dans les discours des orateurs de l'Assemblée nationale, de la Convention et des clubs, auxquels le peuple avait pris part n'existe plus. Ainsi, Jules Fabre défend une cause sans y croire (une affaire d'héritage à laquelle étaient mêlés les Pères), un invalide parle en termes pompeux et vides de Voltaire et de Rousseau enterrés au Panthéon et le prince Napoléon prononce au Parlement des discours contre le gouvernement. Le Français a tous les défauts : absence d'idéal, égoïsme forcené, goût de l'espionnage, vanité à toute épreuve, inconscience totale. Pourtant, il se pare de toutes les vertus : désintéressement, noblesse d'âme, honnêteté, gentillesse... alors qu'il est faux, superficiel, corrompu, parle pour ne rien dire, qu'il ne rêve que d'aller à la mer ou de se rouler dans l'herbe et qu'il est le tyran de sa femme et de ses enfants.

L'ironie est particulièrement acerbe lorsque Fiodor Dostoïevski s'attaque à l'institution familiale dans le chapitre intitulé « Bribri et ma biche ». Le Français, c'est-à-dire essentiellement le Parisien, épouse une femme qui a de la fortune car le mariage est « une union de capitaux³⁰ » et les mariages d'amour sont tenus « presque pour indécents³¹ ». Dostoïevski s'appuie sur les pièces de Sardou, Augier et Ponsard qui avaient fait l'objet de critiques féroces de la part de Tchernychevski pour broser un tableau extrêmement négatif des mœurs françaises sous Napoléon III. Sa vision critique et méprisante de la société française coïncide avec celle de Herzen dans ses *Lettres de France et d'Italie*. Dostoïevski n'est pas tendre envers la femme française (elle trouvait pourtant grâce aux yeux de Herzen). Elle trompe son mari pour de l'argent. Dans ses vieux jours, elle fréquente les églises, thésaurise et mène une existence sans but. Bribri, le mari, accepte les amants de sa femme s'ils sont

29. *Ibid.*, p. 78.

30. *Ibid.*, p. 91.

31. *Ibid.*, p. 92.

riches. S'il surprend les amants en flagrant délit, il peut les tuer, car il est protégé par la loi et Dostoïevski de se gausser du spectacle offert le soir au Palais Royal où se promènent d'un air grave maris et épouses, tandis qu'autour d'eux folâtraient leurs enfants.

Le tableau est noir, la plume de Dostoïevski grinçante. À l'arrière-plan se profile l'intelligentsia russe qui s'est fourvoyée en voulant façonner la Russie à l'image de l'Occident. Car l'absence du principe fraternel en France condamne le socialiste à vouloir former par la force une fraternité fondée sur la raison. « Pour faire un civet de lièvre, note Dostoïevski avec humour, il faut commencer par avoir un lièvre³² ». À ses yeux, l'échec des communautés socialistes (il fait allusion au phalanstère « la Réunion » créé par le chef des Fourieristes, Victor Considérant au Texas et à « l'Icarie » de Cabet qui fut accusé de vol) provient du fait que l'homme ne veut pas vivre dans une prison. La formule prise « dans un livre très connu » (il s'agit du *Voyage en Icarie* (1848) de Cabet), « Un pour tous et tous pour un », n'a pu être appliquée :

On garantit tout à l'homme, on lui promet de le nourrir, de lui donner à boire, on lui procure du travail et, en échange, on n'exige de lui qu'un tout petit peu de sa liberté personnelle pour le bien commun, juste un tout petit peu. Non, l'homme ne veut pas vivre selon ce calcul et le petit peu minuscule qu'il doit donner lui est très pénible³³.

Le socialiste estime que l'homme « ne comprend pas son propre intérêt » :

[...] une fourmi, une fourmi quelconque non douée de parole, une fourmi infime, est plus intelligente que lui parce que dans une fourmilière tout est bien, tout est réglé, tous sont rassasiés, heureux chacun sait ce qu'il doit faire, en un mot : l'homme est encore loin de la fourmilière.

Autrement dit, le socialisme serait possible, mais ailleurs, pas en France. Poussé aux dernières limites du désespoir, le socialiste proclame enfin : Liberté, égalité, fraternité *ou la mort*. Là, il n'y a rien à dire, le bourgeois triomphe³⁴.

Cette dernière formule se retrouve dans *L'Idiot* (où le prince Mychkine lui oppose l'image du Christ que les Russes ont su garder), dans les brouillons des *Démons* et dans *Le Journal d'un écrivain*. Dostoïevski emploie ici pour la première fois le mot « fourmilière »,

32. *Ibid.*, p. 81.

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*

qu'il considère comme l'idéal des socialistes utopiques. Il fait allusion à une remarque de Gotthold Lessing, citée par N. Tchernychevski dans son livre *Lessing, son temps, sa vie et son activité* (1856-1857), dans laquelle le philosophe allemand oppose la société humaine à une fourmilière où chacun a une activité utile. Dès avant la publication du roman *Que faire ?* (1863), Dostoïevski entame une polémique avec la théorie de l'égoïsme rationnel de Tchernychevski.

Ainsi, *Les Notes d'hiver sur des impressions d'été* ouvrent la voie à une critique à double tranchant, l'une dirigée contre un socialisme fondé sur la raison et l'absence de liberté, l'autre dirigée contre le capitalisme présenté ici sous deux angles : l'enfer apocalyptique londonien et la société bourgeoise française qui « possède le bien être » et est hantée par l'argent. Dostoïevski soutient que le capitalisme et le socialisme visent tous deux à remplacer le christianisme et aboutissent à l'aliénation de la liberté.

En France, Dostoïevski fait une découverte essentielle. S'il condamne le culte de l'argent propre aux capitalistes comme aux socialistes, il note aussi qu'il n'y a pas de liberté dans la société sans l'argent :

Qu'est-ce que la liberté ? La liberté, identique pour tous, de faire tout ce qu'on veut dans les limites assignées par la loi. Quand peut-on faire ce qu'on veut ? Quand on a un million. La liberté donne-t-elle à chacun un million ? Non. Qu'est-ce qu'un homme sans million ? Un homme sans millions n'est pas celui qui fait ce qu'il veut, mais celui dont on fait ce qu'on veut³⁵.

Ces considérations vont se trouver amplifiées, développées dans les œuvres ultérieures. Ainsi, le Joueur deviendra un autre homme avec l'argent gagné à la roulette. Raskolnikov veut, par son meurtre, acquérir de l'argent pour faire le bien. Gania Ivolguine, qui veut devenir « le roi des Juifs », accepte d'épouser Nastassia Philippovna pour posséder 75 000 roubles : « Ce qu'il y a de plus vil dans l'argent c'est qu'il confère même des talents³⁶ », déclare-t-il au prince Mychkine. « L'argent, dit Arkadi qui rêve de devenir un Rothschild, nivelle toutes les inégalités³⁷ ».

À l'égoïsme et au goût du profit, Dostoïevski oppose « le sacrifice de soi-même au profit de tous » qui est pour lui « la marque du

35. *Ibid.*

36. *PSS*, t. 8, p. 105.

37. *Ibid.*, p. 74.

plus grand développement de la personnalité³⁸ ». Des personnages tels que Sonia Marmeladova et le prince Mychkine incarneront plus tard cet idéal.

La polémique avec Tchernychevski prend toute son ampleur dans *Les Récits du sous-sol*, publiés en 1863 dans les n° 1, 2 et 4 de la nouvelle revue de Dostoïevski *Èpoxa* (L'Époque). Dostoïevski lance une attaque virulente contre les thèses soutenues par Tchernychevski dans son roman *Que faire ?*, qui fut la bible de la jeunesse révolutionnaire. L'homme est mû par un égoïsme rationnel. Il n'est pas libre. Tout est déterminé. Il suffit de le placer dans un lieu idyllique et il sera heureux : un édifice en fonte et en verre où règnent l'allégresse et un éternel printemps et où la souffrance est abolie. Tchernychevski pense au Palais de cristal qui l'avait enthousiasmé quelques années auparavant et qu'il avait étudié dans ses moindres détails. Le héros du *Sous-sol* le dénonce parce que c'est un monde fermé où $2 \times 2 = 4$ et où il est impossible de tirer la langue. Un autre monde où $2 \times 2 = 5$ lui est opposé. En d'autres termes, il prouve que l'homme n'est pas mû par l'égoïsme rationnel, mais qu'il se délecte dans l'irrationnel et qu'il aime faire souffrir et souffrir. Jacques Catteau a bien montré les mutations de l'image du Palais de cristal dans l'œuvre de Dostoïevski³⁹. Symbole du capitalisme, elle devient celui du socialisme, puis celui d'un monde totalitaire, régi par un maître absolu, dont l'homme du *Sous-sol* prévoit l'avènement : « Alors on construira le palais de cristal. Alors, en un mot arrivera l'Oiseau-Kagan⁴⁰ ». On pense au Grand Inquisiteur. Comme il l'écrit à son frère le 26 mars 1864, Dostoïevski affirme, dans un passage « censuré » du chapitre X de la première partie, « la nécessité de la foi et du Christ⁴¹ ». Peu de temps après la publication du *Sous-sol*, il écrit le 14 septembre 1864, un projet d'article intitulé « Socialisme et christianisme » ; il distingue trois âges de l'humanité, l'âge patriarcal, l'âge de la civilisation durant lequel l'homme perd la foi en Dieu et, lié au faux Christ de l'Apocalypse, n'a qu'un but : avoir « un ventre repu », et enfin l'âge chrétien⁴².

38. PSS, t. 5, p. 79.

39. Jacques Catteau, « Du Palais de cristal à l'Âge d'or ou les avatars de l'utopie », in *Id.* (éd.), *F. Dostoïevski, Cahier de l'Herne*, 24, Paris, L'Herne, 1973, p. 180. Voir aussi le chapitre « Le Grand Dialogue : les images migrantes de l'utopie et du socialisme utopique » dans l'ouvrage de J. Catteau, *La Création littéraire chez Dostoïevski, op. cit.*, p. 270-273.

40. PSS, t. 5, p. 113.

41. PSS, t. 28, livre II, p. 73.

42. PSS, t. 20, p. 193.

Dostoïevski effectue son deuxième voyage à l'étranger en 1863. C'est à partir de cette période qu'il commence à jouer. À Wiesbaden, où se déchaîne sa passion du jeu, il imagine *Crime et Châtiment*, prolongeant et développant la critique à deux tranchants qu'il avait commencée dans *Les Notes d'hiver*.

Dostoïevski diffère de Herzen, qui pensait, comme Tchernychevski, que la Russie éviterait le capitalisme. Lorsque, après le bain il voit l'État lancer des emprunts, accorder des concessions pour la construction des chemins de fer, lorsqu'il voit paysans enrichis, marchands, nobles, qui viennent de recevoir l'argent du rachat des serfs, se lancer dans les affaires, il se tourne angoissé par la naissance du capitalisme en Russie, diagnostique la maladie contagieuse qui s'est emparée des hommes de son temps et se penche avec anxiété sur les ravages qu'elle fait dans l'âme de chacun. Déjà, le prince Valkovski, le héros d'*Humiliés et Offensés*, roman écrit avant le voyage, est mû par un principe fondamental : l'égoïsme. Le voyage en Europe permet à Dostoïevski de façonner le type du capitaliste. La philosophie de Valkovski contient en germe des éléments qu'il rassemble dans la création magistrale de Loujine :

Si par exemple l'on m'a dit « aime » [...] et que je l'ai fait, qu'en est-il résulté ? [...] il en est résulté que j'ai déchiré mon manteau en deux, que j'en ai donné la moitié à mon prochain et que nous sommes restés tous deux à demi nus [...]. La Science, elle, dit : n'aime avant tout le monde que toi-même, car tout sur terre est fondé sur l'intérêt personnel. Si tu n'aimes que toi, tu feras tes affaires comme il faut et ton manteau restera entier. La vérité économique ajoute que plus il s'élève de fortunes privées dans une société, en d'autres termes plus il y a de manteaux entiers, plus ses fondements sont solides et plus l'œuvre commune s'y trouve bien organisée⁴³.

Dostoïevski montre que Loujine récupère pour ses intérêts les doctrines de John Stuart Mill que Tchernychevski tenait pour son maître. Raskolnikov ne manquera pas de lui faire remarquer le lien qui unit le capitalisme au socialisme : « Si vous tirez les conséquences de ce que vous venez de prêcher, il s'ensuit qu'on peut égorger quelqu'un...⁴⁴ ». Piqué au vif, Loujine lui répond en séparant nettement le domaine économique du domaine moral : « [...] une idée économique n'est pas une invitation au meurtre [...]⁴⁵ ». Raskolnikov a tué une vieille usurière « sous l'influence de ces idées

43. PSS, t. 6, p. 116.

44. *Ibid.*, p. 118.

45. *Ibid.*, p. 118.

qui sont dans l'air⁴⁶ ». Tourmenté par sa conscience, il se dénoncera « pour racheter son acte⁴⁷ » et ira au baigne.

Dostoïevski n'aborde pas le concept de la plus-value forgé par Proudhon et repris et développé par Marx⁴⁸. Il ignore la manipulation des capitaux. L'accumulation de l'argent s'obtient dans son œuvre par l'usure, le chantage, le vol, la fabrication de fausses actions, de fausses monnaies, le jeu, le meurtre, l'héritage, le jeu... L'argent est acquis par des « trucs » (*fokusy*) : « Regardez les capitalistes russes et leurs capitaux : c'est comme si tout avait été gagné à la roulette [...] la plupart de nos capitaux sont le produit de trucs⁴⁹ ».

Aux yeux de Dostoïevski, l'obsession de l'argent provient d'une dégradation spirituelle. L'esprit matérialiste qui se propage d'un homme à l'autre est le signe d'une crise dans la société russe. Capable de ramper pour trois roubles, Gania, dans *L'Idiot*, représente l'homme nouveau, dévoré par le culte du sac d'or. L'univers dostoïevskien prend des teintes apocalyptiques : le capitalisme est une des formes que prend le mal et s'il est parvenu à des proportions monstrueuses, c'est parce que l'homme s'est détourné de Dieu. Pour Gania, l'argent est la tentation qui vient de l'extérieur, mais qui trouve un écho dans son âme basse. D'ailleurs, personne n'échappe à l'obsession de l'argent, même les pauvres, victimes des riches. Nul mieux que Lébédiev, usurier et avocat véreux dans *L'Idiot*, n'a su pénétrer la nature du mal dont était atteinte la société russe :

Je lui ai dit que nous étions arrivés à l'époque figurée par le troisième cheval, le cheval noir dont le cavalier tient une balance à la main, car dans notre siècle tout est pesé à la balance et réglé par contrat ; chacun n'a d'autre souci que de réclamer son droit : « un litre de blé pour un denier et trois litres d'orge pour un denier ». Et par là-dessus, tous veulent garder la liberté de l'esprit, la pureté de cœur, la santé du corps et tous les dons de Dieu. Or ce n'est pas par les seules voies du droit qu'ils y parviendront. Car surgira le cheval de couleur pâle, avec son cavalier qui se nomme la Mort, elle-même suivie de l'Enfer⁵⁰.

46. *PSS*, t. 26, livre II, p. 136.

47. *Ibid.*, p. 136.

48. Le tome I du *Capital* fut traduit pour la première fois en russe par Danielson en 1871 et publié en 1872.

49. *PSS*, t. 11, p. 155.

50. *PSS*, t. 8, p. 167-168.

Lébediev cite un passage du chapitre IV (v. 5 et 8) de l'*Apocalypse* : « L'Agneau brise les sept sceaux ». Le cheval de couleur pâle apparaît lorsque l'Agneau brise le quatrième sceau. Plus loin, lorsqu'il dit : « Car je suis pauvre et nu », il s'inspire librement du chapitre III (v. 17) dans lequel il est écrit « [...] c'est toi qui es malheureux, pitoyable, pauvre, aveugle et nu ! » La pauvreté est la pauvreté spirituelle qui contraste avec la prospérité matérielle. La Russie est sous le signe de Satan. Le capitaliste est l'ennemi du pauvre, et Dostoïevski ne cesse d'opposer dans son œuvre la soif d'argent à la misère, au besoin d'argent, à la déchéance matérielle. La vision apocalyptique de Londres est toujours présente dans son esprit. Fait significatif, Lébediev se sert de motifs apocalyptiques (ch. XII de l'*Apocalypse*) pour dénoncer le socialisme athée fondé sur la science. Il y a dans ses paroles une allusion à la correspondance que Herzen a entretenue avec le père V. S. Pétchérine. Celui-ci reprochait à Herzen de prôner un monde matérialiste et Herzen lui avait répondu, faisant allusion aux chemins de fer : « De quoi avez-vous peur ? Est-ce du bruit des roues qui apportent le pain quotidien à la foule affamée et à moitié nue ?⁵¹ », image que Dostoïevski transforme en « bruit des télégraphes qui apportent le pain à l'humanité affamée⁵² ». Lébediev est manifestement du côté de Pétchérine qui dénonce la perte de la vie spirituelle.

En septembre 1867, après un court séjour à Dresde et à Baden-Baden, Dostoïevski assiste à Genève au Congrès de la paix où des représentants de l'Internationale annoncent la mort du vieux monde. Selon Anna Grigorievna, il aurait appris par son frère I. G. Snitkine, venu à Dresde en 1869, l'existence d'un cercle de révolutionnaires, « la Vindicta du peuple », dirigé par le nihiliste Netchaïev qui prône la destruction de la société, puis un mois plus tard, par les journaux, le meurtre d'un de leurs membres Ivanov, considéré comme un traître, alors qu'en réalité il s'agissait d'une rivalité personnelle. Avant cette date, en décembre 1868, il a eu l'idée d'un nouveau roman *L'Athéisme*, l'histoire d'un Russe qui perd la foi, et, en décembre 1869, d'un livre en cinq parties *La Vie d'un grand pécheur* dont le sujet sera, comme il l'écrivit dans sa lettre à Valerian Maïkov du 6 avril 1870 : « la question qui m'a tourmenté consciemment ou inconsciemment toute ma vie, l'existence de

51. A. Gercen, *Byloe i dumy* [Passé et méditations], M., Xudožestvennaja Literatura, 1969, p. 324. Voir aussi PSS, t. 8, p. 312. Lire à ce sujet Jacques Cateau, *op. cit.*, p. 272-273.

52. PSS, t. 8, p. 312.

Dieu⁵³ ». Ces livres ne seront pas écrits mais *Les Carnets*, très abondants, sont les sources dans lesquelles puise Dostoïevski pour écrire non seulement *Les Démons*, mais aussi *L'Adolescent* et *Les Frères Karamazov*. Les deux épigraphes des *Démons*, l'une tirée d'un poème de Pouchkine (1830), l'autre de Saint Luc (VII, v. 32 et 33), sont révélatrices. Les démons sont les doctrines venues de l'étranger, les porcs sont les Russes qui les ont reçues et ne peuvent être libérés que s'ils reviennent au Christ. Ces doctrines ne mènent qu'au chaos, à la folie, au carnage. Dans la lettre adressée au grand-duc héritier au sujet des *Démons*, Dostoïevski écrit :

C'est presque une étude historique, par laquelle j'ai voulu expliquer la possibilité dans notre étrange société de phénomènes aussi monstrueux que le mouvement Netchaïev [...]. Nos Bielinski et nos Granovski ne croiraient pas, si on le leur disait qu'ils sont les pères directs des Netchaïevstsy. C'est cette parenté, cette permanence de l'idée qui se développe en passant des pères aux fils que j'ai voulu exprimer dans mon œuvre⁵⁴.

Le responsable est Stéphane Trofimovitch, l'occidentaliste des années 1840, dont le prototype est l'historien T. Granovski, car il est le père d'un des conjurés et a été le précepteur de Stavroguine et de Chatov. Mais il se rachète en devenant un pèlerin. Parti sur la grand' route avec quarante roubles en poche, il achète en chemin une Bible et meurt dans une auberge. Il avoue alors qu'il a « menti toute sa vie », qu'il ne connaissait pas le peuple russe. Il affirme désormais que l'homme a besoin de croire en Dieu. C'est à lui qu'il est donné d'entendre et de commenter la parabole des démons.

Après la dénonciation du capitalisme et du nihilisme athée succède un moment d'accalmie avec *L'Adolescent*, publié en 1875, dans la revue progressiste de Nekrassov *Les Annales de la patrie*. Arkadi, fils illégitime du noble Versilov et d'une paysanne, s'est fixé un but : devenir riche comme Rothschild, afin d'acquérir « la conscience calme et solitaire de sa force⁵⁵ ». Pour y parvenir, il décide d'économiser sou par sou. Cependant, il affirme que, une fois l'argent amassé, il le jettera dans la boue. D'ailleurs, Arkadi ne parvient pas à amasser de l'argent et abandonne son idée. Il cherche sa voie auprès de Versilov et pense qu'en France ce dernier a pris part à un complot⁵⁶. Mais si Versilov a émigré en France, c'est par en-

53. PSS, t. 29, livre I, p. 117.

54. F. Dostoïevski, *Les Démons*, Paris, Gallimard, 1959, p. 3.

55. PSS, t. 13, p. 98.

56. *Ibid.*, p. 99.

nui, « l'ennui d'un gentilhomme russe⁵⁷ » et on peut comprendre qu'il ait joué dans une pièce le rôle de Tchatski, personnage de Gribouïedov, auquel Dostoïevski avait fait allusion dans les *Notes d'hiver*⁵⁸. C'est un homme tiraillé entre l'amour de l'Occident et de la Russie. Il finit par revenir dans son pays après avoir voulu le quitter pour toujours. C'est chez lui que vient mourir Makar, qu'il tient pour le dépositaire des valeurs spirituelles du peuple russe. Mais lui-même adjoint son fils de suivre les idées de Rousseau, c'est-à-dire « la vertu sans le Christ⁵⁹ » et commet un geste sacrilège. Comme Stavroguine qui brise le crucifix de Tikhon, il brise l'icône de Makar. Ses modèles sont Tchaadaïev⁶⁰ et Herzen. Trois ans après sa mort, dans *Le Journal d'un écrivain* de 1873, Dostoïevski avait brossé un portrait de Herzen et l'avait appelé « gentilhomme russe et citoyen du monde⁶¹ », formule courante au XIX^e siècle, qu'il avait aussi appliquée à Kirilov dans les *Démon*s. Or Versilov se dit « gentilhomme avant tout⁶² » et « le seul Européen en Europe⁶³ ». L'Occident, est, à ses yeux, voué à périr et seuls quelques hommes en Russie pourront sauver l'idée européenne. Et il rêve d'un monde qui serait « le paradis terrestre de l'humanité⁶⁴ » où les hommes vivraient heureux et innocents au sein d'une nature luxuriante. On songe au rêve de Vera Pavlovna. Ce songe, inspiré par la mythologie païenne (l'Âge d'or et l'histoire d'Acis et Galatée dans les *Métamorphoses* d'Ovide), le tableau de Claude Lorrain *Acis et Galatée* et les socialistes utopiques auxquels Dostoïevski fait allusion en 1873 (Étienne Cabet et sa « Cité du bonheur », Gaston Leroux et George

57. *Ibid.*, p. 373, 374.

58. Tchatski va chercher en Europe « un asile pour ses sentiments bafoués » in *PSS*, t. 5, p. 61- 62.

59. *PSS*, t. 13, p. 163.

60. Sur la parenté de Versilov avec Tchaadaïev voir Jacques Catteau, *op. cit.*, p. 322-3. Lire à propos de Versilov le chapitre « L'Occident de Versilov » dans l'ouvrage de Michel Cadot, *Dostoïevski d'un siècle à l'autre ou la Russie entre Orient et Occident*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p. 101-118 et l'article de Jacques Madaule « Le dédoublement de Versilov », *Europe*, 510, oct. 1971, p. 25-40.

61. *PSS*, t. 21, p. 9. À Dresde, en 1867, Dostoïevski s'était procuré les œuvres, interdites en Russie, de Herzen. Il avait pu lire dans le premier tome de *Byloe i Dumy* le portrait admiratif que Herzen avait brossé de Tchaadaïev.

62. *PSS*, t. 13, p. 374.

63. *Ibid.*, p. 376.

64. *Ibid.*, p. 377.

Sand⁶⁵) dans *le Journal d'un écrivain*, se trouvait déjà dans les *Démons* et se retrouvera dans *le Songe d'un homme ridicule* (1877). Ce rêve n'est donné qu'à des athées et s'il est menacé par la petite araignée rouge sur une feuille de géranium (qui rappelle à Stavroguine le viol de la petite Matriocha) et par l'incendie des Tuileries dans *L'Adolescent*, il se termine dans ce même roman par le retour du Christ, inspiré par les vers de Heine « Le Christ sur la Baltique⁶⁶ ». L'ambivalence de ce rêve témoigne chez Dostoïevski de l'attraction que le socialisme utopique exerce toujours sur lui et du désir de l'unir au christianisme⁶⁷.

L'attaque contre le socialisme athée atteint son apogée dans son dernier roman avec le personnage d'Ivan et de ses deux doubles : le diable, féru de culture française et émaillant son discours d'expressions françaises, et le Grand Inquisiteur, incarnation du catholicisme abhorré uni au socialisme. Dostoïevski avait voulu dans *l'Idiot* créer un homme « absolument bon » mais le prince Mychkine, symbole du Christ, sombrait dans la folie ; il n'a pu empêcher le meurtre de Nastassia Philippovna. Quant à Tikhon, inspiré par l'évêque Tikhon de Zadonsk canonisé en 1861, il ne peut persuader Stavroguine de ne pas publier sa confession et reste une figure assez pâle. Makar Dolgorouki est un nouvel essai d'homme bon. En face de Versilov se dresse l'image du pèlerin mystique, du preux des bylines. C'est Makar qui enseigne à Arkadi, son fils spirituel, le moyen de combattre la grande tentation de l'argent, enseignement repris et amplifié par le starets Zossima, qui incarne, comme l'a écrit Pierre Pascal, « le christianisme en action⁶⁸ ».

Université de Bordeaux III

65. Dans sa nécrologie de George Sand, Dostoïevski se refuse à attaquer le socialisme utopique. « George Sand », écrit-il en 1876, « fut l'un des plus parfaits confesseurs du Christ sans le savoir. » in *PSS*, t.23, p. 37.

66. *PSS*, t. 13, p. 379.

67. D'ailleurs, Cabet se référait aux premiers chrétiens et Leroux écrivit *Du Christianisme et de ses origines démocratiques*.

68. Pierre Pascal, *Dostoïevski*, Paris, Desclée de Brouwer, 1969, p. 90.